

## Dialogue entre Chloé Delaume et Ovidie : « Abolir le patriarcat, ce n'est pas abolir l'amour »

[Xavier de La Porte](#)



Chloé Delaume et Ovidie, en juin 2021. (Nicola LO CALZO pour « l'Obs »)

« La chair est triste hélas », édité par Julliard, est le livre dont tout le monde parle depuis quinze jours. L'essayiste et réalisatrice Ovidie a écrit un texte intime à portée politique, dans lequel elle explique son rejet du modèle hétérosexuel. Dans la continuité de #MeToo, des femmes, de plus en plus nombreuses, disent ne plus vouloir entretenir des relations amoureuses et sexuelles avec des hommes. Elles désespèrent que tout ce qui s'est passé quatre trois ans (et depuis bien plus longtemps si on considère les premières revendications féministes) n'ait produit que peu d'effet dans l'intimité des rapports hétérosexuels.

Que faut-il faire ? Renoncer à l'amour hétérosexuel ? Renoncer au sexe avec les hommes ?

Ces questions, Chloé Delaume et Ovidie se les posent à plusieurs échelles. Elles sont d'abord au cœur de leurs derniers travaux. Toutes deux travaillent depuis des dizaines d'années à questionner, chacune à leur manière, les rapports hommes-femmes, le sexe, les imaginaires érotiques et amoureux. Mais Ovidie et Chloé Delaume sont aussi des êtres de chair. Ces questions, elles se les posent pour elles-mêmes, dans leur vie de quadragénaires plutôt hétérosexuelles qui, malgré tout, ne détesteraient pas être amoureuses.

Elles ne se connaissaient pas bien, mais se lisaient et s'écoutaient à distance. « L'Obs » les avait réunies, en juin 2021, pour une discussion très libre.

Puisqu'il s'agit d'en sortir, comment définissez-vous l'hétérosexualité ?

Ovidie : Ce n'est pas seulement une orientation sexuelle – qui veut que les hommes et les femmes soient attirés les uns par les autres –, c'est un système qui régit notre société et la plupart de nos codes.

Chloé Delaume : Un système assis sur la domination des femmes par les hommes, assorti de travers comme la culture du viol.

J'imagine que « sortir de l'hétérosexualité » ne signifie pas devenir homosexuelles, parce que, si je suis votre raisonnement, on peut être lesbienne et subir ce système...

O : En effet, on peut avoir une sexualité lesbienne, avoir un positionnement intime et politique queer et se plier à certains codes de l'hétérosexualité. Par exemple, les codes de la beauté. L'écrivaine féministe Wendy Delorme raconte que le fait d'être lesbienne ne la préserve pas de se préoccuper de son apparence et de son poids, sur des critères qui sont plutôt ceux du regard masculin. S'affranchir des codes de l'hétérosexualité n'est pas facile, quelle que soit sa sexualité.

S'il faut sortir de l'hétérosexualité tout en restant hétérosexuelle, cela signifie que ça doit se faire avec les hommes ?

CD : Je me suis mariée, ai été pacsée, ai eu des relations avec plein d'hommes et j'en arrive à la conclusion que non.

Aujourd'hui, je n'ai plus envie de vivre avec un homme. Pas uniquement pour la question sexuelle, mais pour toutes les autres charges qui incombent à la femme dans le cadre d'une relation hétérosexuelle. Encore aujourd'hui, combien de femmes compensent la disproportion économique au sein du foyer par un gigot de 7 heures ? La psyché masculine, construction sociale héritée de siècles de patriarcat, fait qu'on est toujours dans la position de devoir être à la fois la maman, la putain et l'infirmière. A titre personnel, je ne le supporte plus.

O : J'ai rencontré des types – amis ou interlocuteurs – me disant vouloir sortir de l'hétéronormativité. Que ce soit dans la parentalité, la sexualité ou d'autres sphères de la vie intime. Je les crois. Certains hommes y travaillent et écrivent même des livres, à l'instar de Martin Page et de son « Au-delà de la pénétration ». Mais ils ne sont pas légion non plus.

Puisque vous citez Martin Page, il avance – dans le sillage de beaucoup de féministes – que pour sortir de l'hétérosexualité, tout en continuant à avoir des relations sexuelles entre hommes et femmes, il faut commencer par abolir la pénétration, ou tout au moins par ne pas en faire l'alpha et l'oméga du rapport. Qu'en pensez-vous ?

CD : Cette question me perturbe beaucoup. J'ai vécu avec une femme. J'étais amoureuse et heureuse, mais ce n'est pas ma sexualité. Mon désir se porte sur les hommes et la pénétration fait partie de ce désir. Je suis donc dans une situation compliquée. Ma question, c'est : comment débarrasser la pénétration de sa symbolique de domination ? Et comme pour l'instant je n'ai pas de réponse, je suis souvent dans l'abstinence.

O : Sortir de la pénétration, ce n'est pas suffisant. C'est une première piste de réflexion, dans le sens où cela oblige à penser notre sexualité autrement que phallogcentrée. Cela oblige à penser d'autres types de stimulation, d'autres types de représentations symboliques. Mais ce n'est pas l'acte de pénétration en lui-même qui est problématique – la pénétration n'est pas sexiste en elle-même –, c'est ce qu'elle signifie, à savoir la prise de possession du corps de l'autre. Dans notre société, le corps réceptacle, le corps pénétré – que ce soit celui de la femme ou du pédé – est immédiatement rabaissé. C'est tout le sens de l'insulte « enulé ». Or toutes les représentations hétérosexuelles sont fondées sur la pénétration. Toute scène d'amour dans un film aboutit à une pénétration – très brève – suivie de la femme qui remet sa culotte.

CD : Le problème de ces représentations, c'est le lead de l'éjaculation. La mécanique masculine impose sa rythmique à l'acte sexuel : tout s'organise autour de la jouissance de monsieur.

Franchement, on n'a pas dépassé ça ? Ça fait un bout de temps qu'on se soucie de la jouissance féminine, non ?

CD + O : Ah non, non ! Ah mais vraiment pas du tout !

O : La dissymétrie dans l'accès à l'orgasme – le fameux « orgasm gap » – est toujours hyper présente.

CD : Si l'acte se finit avant que le mec ait joui, il est frustré, il boude, et la femme culpabilise. Alors que ça ne pose pas de problème que l'acte finisse avant que la femme n'ait joui...

D'accord, mais il y a aussi des hommes qui ne sont pas forcément des fans de la pénétration, voire qui aiment faire et avoir du plaisir sans jouir, et qui tombent sur des femmes qui aiment être pénétrées, ou doutent du désir de l'homme s'il ne les pénètre pas ou ne jouit pas...

CD : Il est évident que la déconstruction de l'hétérosexualité ne concerne pas seulement les hommes. Les femmes aussi sont dans des contradictions. On rejette le fait d'être objet de désir, mais quand dans l'intimité le marquage du désir – à savoir la bandaison – n'est pas là, on est très perturbée...

O : Il faut réfléchir à notre propre comportement, en tant que femmes hétéro ou bi. Il m'est déjà arrivé de faire la gueule parce qu'un mec ne bandait pas. Une attitude dont je sais qu'elle est blessante et dévalorisante. Mais pourquoi me suis-je mise à bouder ? Parce que moi-même je me sentais blessée et dévalorisée par le fait que le mec ne bande pas. Dans ces moments, on est prisonnières des schémas classiques : s'il ne bande pas, c'est qu'il ne me trouve pas assez comme ci ou trop comme ça, etc. Mais c'est vrai, il faut qu'on soit cohérentes, nous aussi. Si on condamne la systématisation de la pénétration, il ne faut pas faire la gueule quand le partenaire ne bande pas.

CD : D'accord, mais le souci, c'est que souvent, quand ça ne bande pas, ça te fait porter le chapeau ! C'est un pouvoir horrible que d'être en mesure de dire : « regarde comme tu n'es pas désirable. » Ça peut atomiser un ego. Peut-être que le problème, c'est la bandaison alors...

O : Vous ne croyez pas si bien dire. Beaucoup d'hommes rencontrent des difficultés à bander à partir de 50 ans. Ils auraient tout intérêt à sortir de cette idéologie hyper viriliste de la performance. Sinon, que se passe-t-il ? Ils sombrent dans une crise identitaire : « Je ne bande plus, suis-je encore un homme ? » Voilà pourquoi le Viagra marche aussi bien.

Ce serait quoi un rapport érotique entre un homme et une femme qui n'obéisse pas à la normativité

hétérosexuelle ?

CD : On ne peut pas séparer le rapport sexuel de tout le reste. Le rapport arrive en bout de chaîne. Tout commence par les représentations, l'imaginaire, la fantasmagorie. Le rapport sexuel n'est que l'incarnation, la mise en action de tout ce qui s'est passé avant dans la tête.

O : L'homme bien intentionné pourrait par exemple commencer par se soucier de la contraception. Combien de femmes sont accusées par leur mec de leur avoir fait un enfant dans le dos parce que la contraception n'a pas marché ? Plein de fois j'ai couché avec des mecs qui voulaient enlever la capote, mais sans se poser la question de ma contraception.

On pourrait imaginer quoi ? Que la charge contraceptive soit partagée dans le temps ? Pendant un temps c'est la femme qui prend la pilule, porte un stérilet ou autre ? Pendant un autre temps, c'est l'homme qui met un préservatif ou autre ?

O : Oui, ou tout simplement que le mec aille acheter la pilule chez le pharmacien. Ce serait déjà pas mal.

CD : Ne pas faire comme si nous étions naturellement immunisées et comme si ça n'était pas un problème partagé. C'est souvent une question considérée comme chiant et pas sexy. Mais je ne vois pas en quoi parler de pilule ferait déblander.

Cela signifie qu'en attendant que les hommes soient capables de cela, la seule position tenable, c'est l'abstinence ?

O : Ça dépend pour qui. Faire une pause est ma solution. Je l'ai adoptée suite à une expérience menée pour La Série Documentaire que j'ai coréalisée pour France Culture, « (Sur) vivre sans sexe ». Comme je l'ai trouvée intéressante, j'ai souhaité la prolonger au-delà de l'année que je m'étais fixée au départ. Mais c'est une solution provisoire. L'arrêt temporaire de la sexualité n'est pas un projet de société ! C'est une démarche individuelle, et qu'on adopte par défaut. Dans mon cas, elle est le résultat du fait qu'en ce moment - et j'espère que ça ne sera pas le cas toute ma vie - je n'arrive plus à avoir de relation avec des hommes... Et on peut remarquer que plein d'autres femmes hétérosexuelles, de tout âge et de tout milieu, ont eu le même cheminement. D'ailleurs, ce n'est pas une question complètement neuve. A d'autres moments de l'Histoire, des femmes, prises en étau entre leurs convictions politiques et leur sexualité, se sont retrouvées dans cette situation. On en observe déjà des traces chez les anarchistes de la fin du XIXe siècle. A l'époque, on ne parlait pas de sortir de l'hétérosexualité, mais de « chasteté politique ». Il s'agissait de ne pas relationner avec l'« ennemi ». Ça n'est pas anodin qu'on ressorte aujourd'hui le [« Scum Manifesto » de Valerie Solanas](#) et les textes de Monique Wittig, qui datent des années 1970. Ils avançaient déjà cette possibilité. C'est une question cyclique, parce qu'on tourne en rond, sans trouver de solution. Il y a par exemple des femmes qui sont hétéro-romantiques sans être hétérosexuelles.

Là, je ne comprends pas...

O : C'est un peu ce que décrivait Chloé : une femme peut tomber amoureuse d'hommes, sans être sexuellement attiré par l'hétérosexualité.

CD : Oui, mais mon problème, c'est que je désire quand même... Vous me direz, c'est le printemps. Peut-être que ça me passera à l'hiver. Mais en attendant, il faut que je fasse avec le désir.

Et que faire de son désir alors ? Vous avez un corps, des fantasmes, qu'en faites-vous ?

O : Vous ne comprenez pas ! Mon arrêt provisoire de l'hétérosexualité n'est pas une chasteté religieuse, qui résulterait d'un vœu, et consisterait à repousser des tentations qui m'assaillent. C'est l'inverse : #Metoo a entraîné une disparition du désir qui mène à l'abstinence. Personnellement, je n'ai pas décidé d'être abstinente comme on décide de faire un régime ou d'arrêter la clope, mais j'ai cessé de désirer. Tous ces témoignages arrivés de partout m'ont montré que ce que je pensais être la seule à vivre, ce que je pensais être imputable à mon échec relationnel, était en fait un système généralisé. Et c'est ça qui a provoqué la cessation du désir.

CD : Pour ma part, je parlerais moins de perte de désir - qui peut-être très abstrait - que d'un écoëurement très pratique. Mais j'ai mis du temps à comprendre ce qui se passait. J'ai même cru un moment que c'était à cause de mon expérience ancienne de prostituée que la pratique hétérosexuelle ne m'allait plus, comme si j'avais épuisé le sujet. Il a fallu que je comprenne que c'était au contraire une saturation devant les preuves de la généralisation des comportements masculins. Encore une fois, je les déresponsabilisais en pensant que c'était moi la fautive. C'est très important pour moi d'avoir compris cela. Mais il n'empêche que je suis dans une impasse et que c'est le point existentiel le plus compliqué auquel je me suis heurté depuis toujours.

O : C'est la première fois que je ne relationne plus sexuellement avec des hommes pendant aussi longtemps. Mais ça ne me coûte pas du tout de ne pas baiser. Je ne ressens pas le quart du début d'une frustration.

Vous parliez tout à l'heure des représentations, de leur importance, et de la nécessité de les changer. Qu'est-ce que

ça signifie exactement ?

O : Qu'on ne peut pas séparer le réel de ses représentations. C'est valable dans la sexualité comme dans plein d'autres domaines. Il faut donc les déconstruire. Il faut déconstruire le « male gaze » - le regard masculin - au cinéma parce que tôt ou tard, cela aura un impact sur le réel. Et il faut le faire dans tous les arts et tous les discours. Cela dit, même s'il reste beaucoup à déconstruire, je pense qu'on a cassé beaucoup de murs et qu'il est temps de répondre à la question : qu'est-ce qu'on fait maintenant ? J'ai beau trouver très important ce qui s'est passé avec #Metoo, je n'en peux plus du trauma-porn. On a dit ce qu'on avait à dire. Maintenant, il faut se demander comment on reconstruit sur ce champ de ruines qu'est l'hétérosexualité, et ce qu'on bâtit de joyeux à la place. Hommes et femmes auraient tout à y gagner.

CD : Je ne suis pas sûre que les garçons aient tout à y gagner. Et c'est bien le problème. Comme toujours quand il s'agit de partager des privilèges, tout le monde n'y gagne pas immédiatement. C'est ce que sentent les « masculinistes » et autres réactionnaires, et ce qui les rend si virulents. Pour ma part, j'arrive très bien à déconstruire mais j'ai du mal à trouver les solutions. Alors je passe par l'élaboration fictionnelle. Donc, pour mon prochain roman, je pars de la situation suivante - la nôtre : la misandrie est devenue telle que relationner avec un hétéro n'est plus possible. Or, je désire le corps masculin. Donc je fais quoi ? Dans la vraie vie, la meilleure idée que j'ai trouvée, c'est de sortir avec un gay. Mais ça ne change strictement rien, ça finit en boucherie quand même. A l'heure qu'il est, je n'ai que des interrogations. Et la première c'est : la lutte pour la sortie du patriarcat est-elle même compatible avec une histoire d'amour hétérosexuelle ? Cette question m'occupe tellement qu'à part écrire un roman, je ne sais pas quoi faire...

Vous iriez donc jusqu'à revendiquer une forme de misandrie ?

CD : Aujourd'hui, je ne sais plus comment inclure l'homme, sexuellement et affectivement, dans ma vie. Je suis arrivée à un stade de misandrie qui devient ingérable. Je ne supporte plus le comportement des hommes dans l'espace public, leur façon de se l'approprier comme s'ils avaient une légitimité à y régner. A noter que c'est une absolue merveille que la France ne soit pas allée très loin dans cet Euro : à chaque fois qu'il y a un match de foot important, retransmis dans les cafés, en extérieur, c'est stupéfiant le nombre de mecs qui pissent tranquilou en pleine rue. Je ne supporte plus les remarques qui nous sont faites dans l'espace public, sur notre tenue, la longueur de la jupe, la profondeur du décolleté ; les commentaires sur ce que l'on fait en marchant, fumer une clope, boire une canette de Red Bull, soudain un inconnu vous explique que vous ingérez des toxiques en pensant sincèrement que son intrusion est justifiée, permise, persuadé que son avis a un intérêt, que sa parole a de la valeur, voire que le paternalisme relève de la bienveillance. Je ne supporte plus la drague un peu lourde dans une soirée. Je ne supporte plus le lead sonore, le type qui te coupe la parole, t'explique la vie. Et j'ai été traumatisée par le #MetooGay, tous ces hommes qui racontaient les abus et viols qu'ils avaient subis de la part d'autres hommes. J'ai été horrifiée de constater que les femmes et les enfants n'étaient pas les seules victimes, mais que c'est le monde qui leur appartient en entier, comme les corps qui s'y trouvent. Et je ne veux plus participer à ça. Mais voilà, le problème, c'est qu'en tant qu'hétéro, je ne peux pas penser comme [Alice Coffin](#), sinon ça va être quoi ma vie ?

O : Je ne revendiquerais pas le terme de « misandrie » pour définir mon rapport aux hommes. J'ai encore des amis très proches qui sont des hommes et j'arrive à maintenir des relations de compagnonnage avec des hommes. Par ailleurs, j'ai - si j'ose dire - un avantage sur Chloé, je ne suis pas seulement hétéro. Même si je devenais vraiment « misandre », je ne serais pas vouée à finir toute seule.

CD : Moi aussi, j'ai encore de très bons amis hommes, mais je sens qu'ils s'inquiètent. J'ai tendance de plus en plus à généraliser mes critiques, certains se sentent parfois visés.

O : Oui, mais revendiquer une forme de misandrie - comme le fait par exemple [Pauline Harmange](#) avec son livre « Moi, les hommes, je les déteste » -, ça ne peut être que transitoire.

CD : Tout à fait d'accord. Comme les réunions non mixtes. Elles sont nécessaires en ce moment, mais c'est transitoire. Le but n'est pas un matriarcat, pas même une sororité qui serait la réplique des fraternités. Le but, c'est l'adelphité, c'est-à-dire une relation frères-sœurs.

Et dans ce moment transitoire, qu'attendez-vous comme types de réaction de la part des hommes, pour que la transition se fasse bien ?

O : De l'écoute. Certains en ont fait preuve au moment de #Metoo. Au lieu de gueuler que les hommes ne sont pas tous comme ça, ils se sont tus et ont pris acte.

CD : Et se sont même interrogés sur la manière de s'adresser aux femmes, de séduire et d'être séduit. L'apparition de la catégorie du « relou » est intéressante dans cette optique, comme le souci qu'ont certains hommes de ne pas y

appartenir. Mais voilà, même si je suis écœurée et en colère, je conçois que ce moment soit violent à vivre pour les hommes.

D'autres choses qu'on pourrait faire ensemble ?

O : Revoir la notion de travail gratuit au sein du foyer. On a beaucoup parlé de la « charge mentale », mais elle reste mal partagée, y compris en milieu militant. En fait, c'est une question toute simple de rééquilibrage au sein du couple, si tant est que le couple ait encore un sens aujourd'hui...

Ah... Parce que vous pensez que le couple n'a plus grand sens ?

O + CD : Ben oui !

Donc c'est quoi le modèle de relation ?

CD : De la même manière que la famille est en train de se reconstituer selon des modèles inédits, je pense que le relationnel amoureux peut prendre d'autres formes. Pas obligatoirement une conjugalité dans le quotidien, pas nécessairement une exclusivité. Mais bon, moi, je suis exclusive, donc ça me met dans une autre impasse.

Décidément, vous êtes dans plein d'impasses...

CD : Un truc de maboule. Mais bon, peut-être que plutôt qu'un couple, on peut imaginer une relation privilégiée sur le mode du duo ou du tandem, où on s'épargne la conjugalité. Récemment, j'ai essayé de me la jouer 1986 - femme indépendante, qui gagne sa thune, en tailleur Ted Lapidus à épaulette, et monsieur qui passe la baiser et la laisse bosser tranquille - mais ce n'est pas tellement mon truc non plus. Donc je tâtonne... Je veux sortir du modèle, mais je n'arrive pas à dessiner un nouveau schéma.

O : Je ne sais pas si on peut sortir du binôme. Je le vois chez les plus jeunes, qui assument le non-binaire, la fluidité des genres. Ils ont quand même envie de tomber amoureux et amoureuses, et de former un binôme. Pas un couple à la papa-maman, mais quand même un binôme. Et c'est bien. Parce que l'idée n'est pas non plus d'abolir l'amour. Abolir le patriarcat, ce n'est pas abolir l'amour.

CD : Et pourtant, ne trouvant pas de solution, c'est la voie que j'ai prise ces derniers temps. Cœur embaumé. Par cohérence. Mais bon, je me dis de plus en plus que ça ressemble à un sacrifice sur l'autel de l'anti-patriarcat.

Et une séparation complète de la sexualité et de l'amour, c'est impossible ?

CD : Chez moi, c'est difficile. Encore une impasse.

O : Pourtant c'est très courant. Plein de couples s'aiment et ne baisent plus. Plein de gens ne s'aiment pas et baisent quand même. La dissociation est déjà en place.

Dans les faits oui, mais pas tellement dans les représentations. Il n'y a pas vraiment de modèle dans notre société qui prône une séparation entre l'amour et la sexualité...

O : Mais parce que la fonction d'une femme dans la société n'est pas d'être autonome. Sa fonction, c'est de tomber amoureuse, « trouver le bon », faire couple et tout faire pour que le couple dure.

CD : C'est tout le problème des mythologies féminines. Je creuse les problématiques qu'on aborde dans cet entretien en ce moment, pour mon livre. Et accessoirement pour ne pas être acculée au suicide sentimental. J'ai donc interviewé la personne se trouvant au meilleur poste d'observation : Maud Kristen, qui pratique la voyance depuis plus de trois décennies. Les questions que posent les gens à une voyante révèlent ce qui les meut profondément. Hommes et femmes ne sont pas animés par les mêmes désirs et aspirations, leurs schémas psychiques diffèrent également. Parmi les données qu'elle m'a transmises, certaines m'ont sidérée, voire consternée. D'autres ont conforté ma perception intime, comme celle-ci : autant du point de vue de l'amour que de la sexualité, les femmes ont encore l'idée qu'elles vont être transformées par l'amour - comme un papillon fait sa chrysalide. L'homme ne vit pas dans l'idée qu'il lui faut l'amour d'une partenaire pour se sentir complet, s'épanouir et accéder à sa transcendance. Lui, ça passe par le travail, la reconnaissance, la surface sociale, l'argent, le pouvoir. La conséquence la plus commune, c'est un moindre investissement des hommes dans la relation sexuelle, elle n'est pas impliquante, donc ce n'est pas étonnant, tout ce qu'on a évoqué ici à ce sujet. Il faudrait par conséquent que les femmes se construisent d'autres mythologies, leurs mythologies propres.

O : Comment être valorisée par autre chose que le regard masculin ? C'est très compliqué. Parce que ce n'est pas notre rôle social et qu'on n'a pas été construites comme ça. Nous avons été « faites » pour nous réaliser en tombant amoureuses et en créant une famille. Pas pour nous satisfaire en faisant des livres ou des documentaires. Notre truc, ce n'est pas l'autoréalisation, parce qu'il y a en elle quelque chose qui va à l'encontre de l'hétérosexualité. Regardez ce que véhicule l'image de la Catherinette, ou de la vieille fille : le presque déshonneur qu'il y a, à partir d'un certain âge, à ne pas avoir « trouvé le bon ». Celle qui n'est pas validée par le regard masculin dans la catégorie « bonne à

marier » ou « bonne à baiser » ne vaut pas lourd. Alors que le « célibataire endurci » est un baroudeur, un tombeur, il se réalise autrement que par la cellule familiale, qui est évidemment étouffante pour les hommes. Vous avez souvent entendu dire d'une femme qu'elle est étouffée par une cellule familiale qui l'empêcherait de se réaliser ?

CD : L'assignation de la femme au « care », au soin à l'autre, je crois que j'en ai ras le cul. Parce que ça opère très profondément, jusque dans la sexualité. Pourquoi croyez-vous que la fille simule l'orgasme ? Parfois, c'est juste parce qu'elle en a marre et qu'elle veut que ça aille plus vite. Mais le plus souvent, c'est pour ne pas peiner ce pauvre chéri. Les petits cris d'excitation simulés ne sont pas poussés par la femme-putain, ils sont poussés par la femme-maman qui ne veut pas faire saigner le cœur de son petit. J'avoue qu'aujourd'hui, ça m'épuise.

Mais entre feindre, boudier ou s'abstenir, est-ce qu'il n'y a pas un truc tout bête qui serait de dire au garçon « eh ben moi, je n'ai pas joui, aide-moi à jouir » ? Un homme peut faire encore plein de trucs une fois qu'il a éjaculé...

O : Il va le faire mollement, en tirant à moitié la gueule et en pensant à autre chose. Alors que de mon côté, je ne peux pas compter le nombre de fois où j'ai masturbé ou sucé mon partenaire en faisant semblant d'aimer ça. Juste pour faire plaisir...

CD : Une fois que l'homme a éjaculé, il produit de la prolactine, une hormone qui lui donne sommeil, donc c'est pas la peine d'espérer. Les fellations interminables à m'en irriter les muqueuses pendant que je me faisais chier comme un rat mort, je peux pas les compter non plus.

Et vous ne croyez pas que le mec s'en aperçoit ?

O : Je crois surtout qu'il s'en fout. Il faudrait vraiment qu'on fasse la gueule ou qu'on pleure pour que ça le gêne. Le mec a envie d'y croire. Un peu comme quand il va voir une travailleuse du sexe. Il se raconte une histoire.

CD : Ça relève carrément de la scotomisation : le rejet inconscient d'une réalité trop pénible, un déni absolu.

Et les femmes n'ont pas envie d'y croire quand on les tripote mollement ?

O : Non. Parce qu'on a trop besoin d'être valorisées à travers le regard de l'autre. Si on voit que l'autre fait les choses à contrecœur, on n'a pas envie de lui imposer ça, le désir s'éloigne.

CD : C'est la question de l'empathie.

Par empathie donc, vous mettriez plus de cœur à faire quelque chose dont vous avez peu envie ?

O : Combien de fois on a fait semblant d'aimer ça pour que le mec jouisse ? Combien de fois on s'est laissé pénétrer pour que l'homme se termine alors qu'on commençait à avoir un peu mal ? Jamais un mec accepterait d'avoir mal à la bite pour faire jouir sa partenaire qui tarde un peu.

CD : Et là, on bascule dans la question du consentement. Mais toutes seules, comme des grandes.

O : On n'a plus envie de sucer en pensant à autre chose. On n'a plus envie de jouer le jeu. On n'a plus envie non plus de faire l'éducation des hommes en leur expliquant ce qu'ils doivent faire.

CD : On assume la lassitude, parce qu'enfin, l'époque le permet. C'est une des formes prises par la libération de la parole.

Y a-t-il dans ce moment une forme d'exaltation, comme il y en a dans tout mouvement social ?

CD : Non, on n'est pas dans une expérience mystique, on vit quelque chose de très pragmatique.

O : Il y a eu au moment de #MeToo une forme d'enthousiasme indéniable. Même quand tout était horrible, il était très motivant de voir ces millions de femmes s'exprimer partout dans le monde. Presque quatre ans après, l'enthousiasme est retombé. On voit se propager un spleen militant. Des féministes décrochent, se retirent des réseaux sociaux. Ce qui prédomine à mon sens, c'est plutôt la tristesse.

CD : Mais sur le terrain, quand on ne se limite pas à cet accablement, l'expérience des rencontres sur le mode de la sororité est assez joyeuse. Cela me rend optimiste.

O : Moi, je le suis pour ma fille. J'envie presque cette génération qui sait à l'adolescence ce qu'est le consentement. Sur ce champ de ruine qu'est l'hétérosexualité, quelque chose peut renaître. J'en suis persuadée. Mais j'ai du mal à me réjouir pour moi. A 40 ans, j'ai l'impression d'être trop vieille pour voir les choses changer. Je ne suis pas sûre que les hommes de ma génération se remettent vraiment en question.

CD : En effet, peut-être que notre génération aura été sacrifiée et qu'on ne verra pas les fruits de notre sacrifice. Vous êtes vraiment déprimantes...

CD : Fallait pas nous interviewer. Vous pensiez quoi ? Qu'on allait être que joie et danser sur le champ de ruines ?